







Monin le ha preguntado a uno de sus amiguitos:  
- Y usted, señor elefante, ¿qué instrumentos toca?  
- La trompa y el piano. ¿Acaso las teclas no son de marfil?

Mamá le ha dicho a Kiko:  
- Si eres bueno irás al cielo y si eres malo al infierno.  
- Y para ir al cine -ha preguntado Kiko- ¿cómo debo comportarme?



# COMO TRABAJABAN LOS ANCIENOS EN ORIENT

El nombre de Oriente — y, de plus en plus, de Proche-Orient — designa los países situados al sudeste y al este de la Mediterránea. C'est dans ces régions que se levant d'abord, pour notre civilisation méditerranéenne et occidentale, les ombres de la préhistoire. La chaleur du climat, l'éclat de la lumière, la fertilité des alluvions des grands fleuves poussent les groupes humains qui s'y étaient installés à un essor nouveau. Là, il y a environ cinq mille ans, se constituèrent les premières sociétés que connaît notre histoire, sociétés renouvelées périodiquement par des invasions dont les plus nombreuses vinrent de la mer, de l'Asie Mineure et des montagnes qui l'entourent au Nord.

Sur les bords du Nil, l'Égypte, entre le Tibre et l'Euphrate, la Chaldée et l'Assyrie, sur les bords de la Méditerranée la Phénicie vivèrent les plus brillantes de ces sociétés. Bien qu'éloignées les unes des autres, elles eurent entre elles de nombreux ressemblances sociales, politiques, économiques, et l'Orient présente de ce fait un certain unité. De grands empires englobèrent d'immenses territoires : ils y créèrent des civilisations semblables et multiplièrent leurs contacts.

Le culte de la force, le fait des conquêtes, la nécessité de mener à bien de grands travaux collectifs, l'irrigation par exemple, les exigences des princes, l'insuffisance des moyens mécaniques provoquèrent le développement de l'esclavage qui fournit la main-d'œuvre caractéristique de toute l'antiquité : les esclaves étaient les « machines » de ces siècles lointains.

## EN EGYPTE

L'histoire de l'Égypte, avant l'ère chrétienne, s'étend sur plus de trois mille ans ; elle est plus longue que l'histoire de la France. Aussi la vie y a-t-elle été très variée. De même que nous parlons des Gaulois, du Moyen Âge, des rois et de la République, de même il faut penser pour l'Égypte à des organisations et à des genres de vie différents selon les époques.

Trois mille ans environ avant Jésus-Christ, l'Égypte est gouvernée par une sorte de roi, qu'on appelle Pharaon (fils de Dieu). Il est propriétaire de la plupart des champs et des vignobles. En cas

de famine, c'est lui qui nourrit le peuple. Tout le monde lui obéit. Les quelques chefs qui subsistent des temps plus anciens perdent leurs terres et leur autorité. L'Égypte devient tout entière la propriété du Pharaon, et tous ses habitants lui doivent obéissance.

Aux premiers temps de leur histoire, tous les Égyptiens sont égaux en droits : il n'y a ni nobles ni esclaves. Mais les fonctions publiques deviennent héréditaires, les grands fonctionnaires et propriétaires forment une classe de seigneurs.

Les paysans sont attachés au sol. Ils ne peuvent le quitter, même lorsque leurs maîtres, parents ou fonctionnaires du Pharaon, viennent à changer. De même les artisans sont attachés à leurs ateliers ; ils sont la propriété de leurs maîtres, princes ou seigneurs.

Cependant, dès cette époque, sur certaines terres privilégiées, des chartes fixes et limitent les obligations des ouvriers et annoncent un commencement de liberté. De l'an 2360 à 2160 environ, des bouleversements sérieux se produisent en Égypte. Les « paucres » envahissent les tribunaux, les bâtiments des administrations et s'emparent des titres de propriétaires.

Mais le Pharaon rétablit son autorité et instaure un nouveau régime où les hommes relèvent à la fois plus directement de lui et jouissent cependant de plus de liberté.

Les paysans ne dépendent plus que du Pharaon. Ils acquittent des impôts et des corvées, mais ils possèdent leurs terres qu'ils peuvent léguer à leurs héritiers.

Les artisans des villes paraissent être libres : par leur travail et leur ingéniosité, ils sont capables d'améliorer leur sort.

Les Scribes, c'est-à-dire les gens instruits, forment une véritable caste de fonctionnaires qui s'enorgueillissent de leur autorité et de la sécurité attachée à leur fonction.

L'Égypte vit avant tout de son agriculture. Celle-ci est étroite, limitée par les inondations régulières du Nil. On a pu dire que l'Égypte était un don du fleuve. Pour retourner le sol, on emploie la houe et la charrue ; pour moissonner, on se sert de faucilles de bois munies de dents en silex très tranchantes.

On cultive le blé, l'orge, le millet, le lin, les mûres, avec les graines du melon, du colza, les bales du ricin et fabrique l'huile. Les Égyptiens utilisent les animaux domestiques : le bœuf, l'âne, le mouton ; les chevaux n'ont été importés qu'après l'an 2000 et les chameaux après l'an 500.

Les divers arts et métiers s'élevèrent très tôt une technique avancée : elle se manifesta dans des constructions colossales qui nous étonnent encore les Pyramides, le Sphinx). Ils fabriquent aussi des vases solides et élégants, des vases aux formes harmonieuses, des verreries colorées, des objets de cuir et de métal, des étoffes très fines, des bijoux, re-trouvés surtout dans des tombes. Ainsi, dès les débuts de l'histoire, les hommes témoignent d'une grande habileté manuelle et nous admirons leurs authentiques chefs-d'œuvre.

## EN CHALDEE ET EN ASSYRIE

Des Sémites, vivant à l'état nomade, sont attirés par la fertilité des plaines de la Mésopotamie,

entre le Tigre et l'Euphrate. Ils y établissent, à partir d'environ 3000 ans avant Jésus-Christ, des royaumes dont la vie est agitée : la Chaldée au sud et l'Assyrie au Nord. Fondés par des populations de même origine, les civilisations de ces pays présentent de nombreux caractères communs.

En Chaldée et en Assyrie, le roi, grand-prêtre de tous les dieux, a pour tâche principale d'organiser et de surveiller la mise en valeur de la terre. Sa gloire, à Babylone, se mesure au nombre de canaux qu'il fait creuser et entretenir. Il règle la consommation et la vente des récoltes, il surveille les métiers et le commerce.

Les paysans sont plus libres que ceux d'Égypte ; les artisans et les marchands aussi, mais ils paient de lourds impôts. La propriété est très divisée. Les travailleurs peuvent y faire concurrence. Le commerce est actif : des millions de briques gravées, qui tenaient alors lieu de papier, nous ont conservé les contrats conclus à cette époque.

Aux premiers temps, les ventes

se paient en nature avec de l'orge ou du blé ; plus tard, en or ou en argent — sous forme de lingots, car la monnaie n'est pas encore connue.

Les Assyriens sont de grands guerriers ; particulièrement cruels pour les vaincus, ils ont détruit de nombreuses villes, déporté des populations entières. Ils vendaient les esclaves comme des marchandises, avec garantie contre la fuite, la réclamation d'un ancien propriétaire. Le service du roi ou la revendication de la liberté.

Ninive et surtout Babylone renfermaient beaucoup de monuments construits par les captifs. Le roi Sargon avait fait édifier de cette façon un palais qui comptait plus de deux cents pièces. Mais la plupart de ces constructions, bâties en briques simplement séchées au soleil, quelquefois en briques crues encore assez humides pour qu'elles puissent se lier, n'ont pas résisté au temps et se sont écroulées en poussière.

Comme en Égypte, l'économie

est surtout agricole et étroitement liée à l'utilisation de l'eau des fleuves. Aussi le débit des plus larges canaux et des plus minces rigoles est-il minutieusement réglé, comme aujourd'hui encore dans les huertas espagnoles et dans les oasis sahariennes. La loi prévoit en détail la responsabilité de tous les riverains des voies d'eau et des usagers des instruments d'irrigation.

Les Chaldéens et les Assyriens utilisent la charrue tirée par des bœufs et même des charreaux à semoir. Comme les Égyptiens, ils cultivent les céréales et de nombreuses légumes. Il semble que la pratique de l'assolement triennal ait été en usage en Mésopotamie.

Le locataire d'une terre est obligé de la cultiver sous peine de payer une indemnité au propriétaire. Certains fermiers reçoivent un salaire annuel fixe.

L'industrie est d'abord pratiquée dans la famille. Elle consiste dans la fabrication des étoffes, du mobilier, des instruments de cuisine et de travail.

À l'époque « néo-babylonienne », six cents ans avant Jésus-Christ, on voit apparaître des ateliers où le travail est exécuté surtout par des esclaves. Le commerce le plus important est celui de l'orge. On importe en Phénicie des objets précieux.

Le transport des matières échangées se fait en général par les fleuves et les canaux. Les marchands ont comptabilité rigoureuse. Les contestations ne peuvent se régler sans preuves écrites. De bonne heure, les commerçants ont formé entre eux des sociétés.

## EN PHENICIE

Les Phéniciens occupent, sur le littoral de la Méditerranée, les pays appelés aujourd'hui Syrie et Liban.

Ils sont avant tout des marins, des pêcheurs et des marchands. Ils deviennent par la suite des industriels.

Leur rôle est considérable grâce à leur activité commerciale dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, d'abord à Byblos, puis à Sidon et ensuite à Tyr jusqu'à 612. Tyr est une grande ville bâtie sur un îlot rocheux très étroit ; aussi ses maisons s'élevaient-elles à cinq et six étages. L'eau douce manquant dans l'île, des conduites sous-marines l'amènent du continent dans des citernes.

La Phénicie occupe une place privilégiée qui explique son activité : ses ports aboutissent à grandes routes commerciales de l'époque, voies de caravanes venant de l'Asie, routes de terre et de mer venant de l'Afrique, surtout de la riche Égypte.

Les marins phéniciens construisent de gros vaisseaux, dits « ronds », très élevés à l'avant et à l'arrière. Ils naviguent le long des côtes, pratiquant le cabotage. Mais ils vont parfois très loin pour l'épique (ils atteignent les « Iles de l'Éthiopie », sur la côte sud de l'Angleterre, et la Cornouailles ; ils firent aussi le tour complet de l'Afrique pour le compte d'un Pharaon du VIIe siècle). Ils gardent secrets leurs itinéraires, afin d'écartier leurs concurrents ; d'où la lenteur des progrès du commerce. Ils sont à la fois marchands et pirates ; en particulier, ils enlèvent des étrangers qu'ils revendent comme esclaves.

Ils fondent sur les côtes de la Méditerranée et même de l'Atlantique de nombreux comptoirs, tels que Marseille. Ils ne s'établissent définitivement qu'à Carthage, en Tunisie.

Afin d'alimenter leur commerce, ils développent leurs industries, ce qui leur est facile, car ils disposent d'une nombreuse main-d'œuvre servile. Ils créent de petites entreprises familiales et de véritables usines employant de nombreux ouvriers.

Leurs industries sont très variées. Ils ont de riches teintureries ; ils ont inventé la pourpre (pour l'obtenir ils appliquaient une sécrétion du murex sur une étoffe blanche exposée au soleil, puis plongée dans des bains variés).

Ils sèchent du poisson pour le vendre au loin (c'étaient les conserves de l'époque).

Ils fabriquent des verres de couleurs différentes, qui se vendent très bien chez les « Barbaires ».

Enfin ils travaillent l'or, l'argent, l'étain et l'ivoire.

Les Phéniciens ont amené l'alphabet (le mot alphabet est formé des noms des deux premières lettres, identiques chez les Phéniciens et les Grecs) et la écriture, malgré leur manque d'appâté à la littérature et aux arts, ont rendu un incomparable service à la civilisation.

# LAS AVENTURAS DE NONO EN EL PAIS DE AUTONOMIA

(Continuación.)

Quando todo ello estuvo más cerca, Nono debió reconocer que una vez más había sido víctima de su imaginación, puesto que lo que tenía delante era un grupo de vulgares carabos dorados.

Más aún; como avanzaba caminando sobre sus patas, sólo percibía su vientre negro y fijo. Adidos brillantes guerreros, ricas coronas y escudos chipinques. Tíenos sobre sus patas, se agrandaban hasta alcanzar el tamaño de un muñeco de cinco centímetros, pero, ¡oh cruel deceptión! parecían a Nono tener ante sí una tropa de sacristanes hilipitineses.

Una docena de ellos marchaban dos a dos llevando al hombro una brinca de los espinos, formado una especie de pantofo que les hacía que resacañaba ancho hoja de paulownia japonesa, fruncidos sus bordes con espigas para darle graciosa forma de castañillo: de sus castañitos, unos contenían succulentas y perfumadas frutas de los bosques, otros, frambuesas que despedían perfumes más ácidos.

Detrás de cada pantiuela marchaba un grupo de carabos, de donde se desataban los que resacañaban a los portadores fatigados.

El todo se dirigía procesionalmente hacia Nono, sentido sobre el tronco de árbol en que su silla se había transformado cuando él se había sentado.

Quando el cortejo llegó a ponerse delante de él, los carabos formaron semicírculo, destacándose en primer término los portadores de pantiuelas.

Uno de ellos salió del grupo y se sentó sobre la rodilla de Nono; saludó levantándose sobre sus dos patas delanteras, la parte posterior de su cuerpo al aire, y con sus patas traseras fricó vigorosamente sus ólitros produciendo un ruido poco armonioso pero muy del gusto de Nono, que creyó que le decía:

—Intérrido niño, soy el que me has ocurrido cuando me he ido en un imminente peligro de muerte. Sin darte cuenta de ello has puesto en práctica la gran ley de la solidaridad universal que quiere que todos los seres se ayuden mutuamente. No podemos nosotros ofrecerte un manjar exquisito fruto de nuestro trabajo; pero he aquí frutas y frambuesas cogidas para ti. Espero que te agradarán y compensarán la importante comida ofrecida por nuestras hermanas.

Y a una señal, los portadores depositaron sus castañillos a los pies de su destinatario.

Pero antes de pasar adelante, observo una sonrisa de incredulidad que se desliza sobre los labios de mis jóvenes lectores; les oigo murmurar acerca de la extraña postura que mi ondulador ha tomado para pronunciar su discurso. Es cierto que nuestro maestro de escuela no explica su lección andando sobre las manos, ni el señor inspector pronuncia los discursos en el solommo acto de la distribución de premios poniéndose patas arriba; pero, amiguitos, la madre

abeja no lo enseñado: no debe nunca juzgarse de las cosas tomándose como modelo tipo, ni creer que lo que hacemos debe ser de regla al universo, y si muchos de nuestros oradores políticos o de otra clase, se ciegan obligados a hacer sus discursos en tal postura, eso les haría descender algunas ideas a la cabeza, cuya pesadumbre impide sin duda subir cuando se hallan en pie, y por lo mismo resaultan sus arengas huecas y vacías.

A la vista de tan apetitosos frutos, Nono sintió que la boca se le hacía agua; pero empezaba a formarse y comprendió que antes de hartarse como un glotón debía mostrar su gratitud a aquellos generosos carabos.

—Señor carabo—dijo—y vosotros compañeros sois muy amables y estoy contentísimo con vuestro regalo; con mucho gusto comería esas frutas que me parecen excelentes, pero en verdad, no merezco tanto; exagerei el servicio que os he prestado. Estabais metido en un enredo de ramas de donde no podiais salir y de donde os he sacado sin más menor os estáis por mi parte. Ya está que la acción poco tiene de meritoria, y me confunde obtener vuestras alabanzas a tan poca costa.

—¡Oh!—dijo el carabo—. Si se mide el servicio por la pena que cuesta, el tuyo es de mínima importancia; pero como te debo la vida, merezco gran consideración para mí. Un servicio no debe medirse así lo que se aprecia es la manera de prestarlo, la espontaneidad y la buena gracia que lo acompañan. Toma esos frutos con la misma buena voluntad con que te los ofrecemos, y con ello quedamos complacidos.

El carabo agitó sus antenas a guisa de saludo y se preparó a descender de la tribuna que había escogido.

—Eres valiente, hijo mío; así me gustan los niños; pero no quiero dertar más tiempo en la inquietud que siempre, yo soy quien, habiéndote observado con detenimiento y sabiendo que deseabas tener un libro de cuentos, he querido darte el placer de que te vayas tú mismo.

Para ello he comenzado por sustraerte de casa de tus padres, sin que te apercebieras; no pases cuidado por ellos; saben donde te he conducido y estarán al corriente de cuanto hagas y seas. Respecto de lo que te sucede, como serás dependiente de ti ; te pondré en lucha con las circunstancias, y según obras, las consecuencias serán buenas o malas. En definitiva tú harás tus aventuras y las adornarás con tu comportamiento.

—Señora hada, prometo ser bueno—, dijo Nono, intimidado por el largo discurso, del que no retenía más que esto: es preciso ser bueno y obediente. —Bueno, obediente es lo que, en efecto, lo que se pide a los habitantes del mundo de donde vienes. Aquí lo que se te pide en primer término es que seas tú mismo; luego que seas franco, leal, que digas lo que piensas, que obres en conformidad con tu pensamiento, que no hagas a tus compañeros lo que no querrias que hiciesen contigo; que seas respecto de ellos lo que desearias que fuesen hacia ti; lo demás marchará por sí solo.

(Continuación.)

—Pero qué idea es esa de enviarlo a la escuela? ¿Qué va hacer si ni siquiera sabe leer?

## LA MULA DE ALQUILER

HARTA de paja y cebada

Una mula de alquiler

Salla de la poadá

Y tanto empezó a correr,

Que apenas el caminante

La podía detener.

No dudó que en un instante

Su media jornada haría;

Pero algo más adelante

La falsa caballería

Ya iba retardando el paso.

—¿Si lo hará de picardía...

—¡Arrel... ¿Te paras?... Acaso

Metiendo la espuela... Nada.

Mucho me temo un fracaso...

—Esta vara que es delgadita...

—Menos. Para este aguijón...

—Mas ¿si estará ya cansada?

—Cocet tira... y mordiscon:

Se vuelve contra el jinete...

—¡Oh que corcovó, que envió!

—Anque las piernas apriete...

—Ni por esas... ¡Voto a quién

Barrabas de la suje...

—Por fin dió en tierra... ¡Muy bien!

—Y era tú lo que corrías...

—¡Muy muerto me mate, amén!

—De Mula que empiece haciendo

Señejantes valientes.

—Al punto digo: ¡Cuidado!

Tenle, hombre; que te has de ver

En el vergonzoso estado

De la mula de alquiler.

IRIARTE.

## LA CABRA Y EL ROCIN

ESTABASE una cabra muy atenta

Largo rato escuchando

De un acorde vilino el eco blando.

Los pies, se la ballaban de contenta

Y a cierto jaco, que también suspensio

Casi olvidada el pienso,

Dirigió de esta suerte la palabra

—No de oyes de aquellas cuerdas la armonía?

—Pues sabe que son tripas de una cabra.

—Como fust en un tiempo compañera mía.

—Confío (dicha grandel) que algún día

No me menos dulces trinos.

Formarían mis sonoros intestinos.

—Volvíbase la buena Rocin, y respondió:

—A fe que no resenan esas cuerdas

Sino porque las hieren con las cerdas

Que sufri me arrancasen de la cola.

—Mi dolor me costó, pasó mi gusto;

—Pero al fin tengo el gozo.

—De ver qué huicmento

Debe a mi auxilio el músico instrumento.

—Tú, que satisfaciendo aquí esperas,

—¿Cuándo la gozará?—Después que muera.

—Así, ni más ni menos, porque en vida

No ha conseguido ver su obra aplaudida.

—Algun mal escritor, al juicio apela

De la posteridad, y se consuela.

Biblioteca de Compañeros

El Hemeroteca General

CEDOC